

René Lew
18 octobre 2013
(*Dérivation*, texte 1)

Continu et discret

Ce propos suit celui sur

— « Fonction et champ, flux et dérivation »¹ au colloque de Dimensions de la psychanalyse, le 13 octobre 2013,

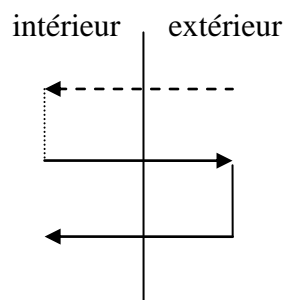
— « Autisme et dérivation »², de septembre 2013.

Il se présente par une double question :

(1°) en quoi le discret traverse-t-il perpendiculairement le continu ?

et (2°) en quoi le discret, ainsi séquent du flux continu, le constitue-t-il ?

Ce propos réarticule celui sur la physique quantique comme récursive. C'est plus exactement une question touchant la récursivité qui me le fait tenir : comment se constitue la récursivité de l'intension et du continu, quand cette récursivité a toutes les chances de s'organiser depuis le discontinu passant au continu ?



Selon Freud, cité par Marie Bonaparte³, c'est la projection sur l'extérieur des perceptions discontinues, mais rendues continues par le travail d'homogénéisation (selon moi, c'est le travail de « lalangue ») qu'effectue le sujet, qui fait apparaître le monde comme continu.

¹ Repris dans *Die Sprache, parole et langage*, Lysimaque, à paraître.

² Repris dans *L'autisme*, Lysimaque, à paraître.

³ Voir Marie Bonaparte, « L'Inconscient et le Temps », *Revue française de psychanalyse*, 1939 (communication faite au XVe congrès international de psychanalyse, Paris, août 1938), p. 102, note 1 : « Freud me communique, après avoir lu cet essai, une autre idée qui lui est venue, émanée d'une psychologie de l'attention. L'attention que nous portons aux choses serait due à des investissements rapides mais successifs, sortes de *quanta* émanés du moi. Notre perception interne n'en ferait qu'ensuite une continuité, et ce serait là, projeté au dehors, notre prototype du temps. Pendant le sommeil, ces investissements seraient retirés, d'où abolition du temps pendant que l'on dort. Le temps ne renaît, au cours du sommeil, qu'avec la perception hallucinatoire du rêve, l'attention restant bien entendu liée à la perception.

On pourrait ajouter que les *quanta* d'investissement primitifs sont ensuite rétablis dans le temps par l'homme, avec sa fragmentation du temps mesurable. Il resterait de tout ceci que attention = perception = temps. »

Ainsi le continu, donné empiriquement comme celui du monde, est-il d'abord celui qui s'organise *in pectore* pour accréditer la parole comme celle du sujet.

Pour moi, c'est l'imprédictivité, déconstructive des éléments du monde, en allant dans le sens des extensions vers l'intension, qui organise, depuis la discontinuité de ces éléments (objets, images, mots) pris en eux-mêmes, leur mise en continuité par la parole, alors comme parole proprement intensionnelle.

Dans mon propos, je défends l'idée d'une articulation du discret et du continu néanmoins distinguables. C'est à la fois la différence entre l'intension (opérant continûment) et les extensions (discrètes, si l'on ne les rapporte pas à l'intension). Lacan en aborde les termes dans « L'instance de la lettre », mais il lui manque encore à l'époque une catégorie bien ordonnée du signifiant (S_2) à partir de la signifiante unaire (S_1). Pour moi, c'est l'unarité, soit l'asphéricité opérant globalement entre deux termes distincts, qui assure la continuité, quand localement les termes à relier sont bien sûr distincts.

Ainsi je tiens que les extensions propres à la psychanalyse, coupées de l'intension de la parole et du narcissisme primordial, sont éparées et donc discontinues. C'est le cas dans la psychose. Par contre elles servent normalement d'assises au continuum intensionnel qui les détermine fonctionnellement en objets. Le plus commodément on peut parler ainsi de continuité en lien avec la non-séparation (connexité) et les recouvrements conceptuels (compacité).

Sous cet angle le continu n'est pas le tout, ce n'est pas la prise en masse des parties ; bien au contraire, c'est la différenciation (Lacan disait : « l'Un de différence ») qui fait trou et non pas masse. C'est donc l'évidement qui constitue le continu et cette assertion convient à la définition d'une fonction en ce qu'elle assure le mouvement continu, un mouvement visant à passer outre une solution de continuité (précisément), un trou empêchant cette fois toute mise en place de liens entre les choses considérées.

Dans tout cela je ne parle pas d'un continu constitué par juxtaposition d'éléments discrets. Le continu dont je parle est plutôt ce qui implique ces éléments discrets. Je n'envisage cet ensemble discret-continu qu'en termes d'asphéricité : continuité globale et discrétion locale d'un même « objet », ou plus exactement d'une même fonction.

Lacan subvertit la question en prenant à son compte — à propos de l'organisation borroméenne de la structure — les concepts d'homogénéité (approchant celui de continuité) et d'hétérogénéité (jouxant celui de discontinuité).

Quand on aborde la même question avec des concepts à chaque fois autrement infléchis, on cerne heureusement la notion de continuité de meilleure façon, à la focaliser depuis diverses options. Ainsi en est-il de la question de la densité intervenant dans la définition du continu. À l'idée commune d'une densité établie extensionnellement, j'ajouterai celle d'une intensification. Il s'agit d'une densification rendant l'intension fonctionnelle elle-même plus dense, « lourde », intense... Il ne s'agit plus d'une composition discrète en nombre infini ; mais d'une infinitisation (un infiniment dense) d'une seule tenant, univoque en quelque sorte. Cela rejoint donc la *valeur* signifiante d'une raison signifiante (je dirai : sa signifiante). En langage freudien la question est celle de la composition de la représentance (*Repräsentanz*) par les diverses représentations (*Vorstellungen*) auxquelles justement la représentance s'équivaut : il n'y a de représentance qu'en termes de représentations et de représentations que pour faire représentance. C'est lisible dans les deux articles métapsychologiques que sont « L'inconscient » et « Le refoulement ». Pour faire état de cette représentance (valant S_1), quand Lacan parle de « l'essaim » signifiant, il persiste à faire état d'éléments discrets dans ce continuum. De même la flèche horizontale réitérée qui compose la concaténation signifiante est elle aussi un mauvais descriptif des choses, qu'il s'agit de dépasser vers un continuum auquel chaque « signifiant » (s'il en est, c'est bien la question) est appendu en tant que, voire au travers de la représentation qui est censée lui donner la consistance qui lui manque, mais de

façon discontinue. C'est donc que la densité de la solution de continuité faisant continuité n'est sûrement pas amorphe.

Le problème se présente comme celui du passage à la limite, à entendre en mathématiques par le passage aux nombres limites, en particulier les *alephs*. Je dirai qu'à chaque « période » transfinie, un *aleph* se présente comme la conjonction dense des nombres discrets (dénombrables) antérieurs et à la fois le départ vers une nouvelle série discrète. Un *aleph* est à la fois un nombre ordinal « ramassant » les ordinaux antérieurs, mais aussi un nombre cardinal déterminé par son « poids » et les « orientations » des liens qu'il entretient avec d'autres. Dans tout cela, c'est d'un schématisme vicariant qu'il s'agit.

Dans cette densification intensionnelle opère bien sûr l'aspect discret du voisinage entre deux signifiants (au moins), mais ce concept de voisinage n'a pas trait à deux entités distinctes et d'ores et déjà définies, c'est plutôt que le voisinage définit la discrétion de deux signifiants depuis la continuité entre eux. La récursivité rapporte en effet pour le définir un signifiant à un autre signifiant qui est en même temps, sous cet angle, identique au premier. Cette continuité entre eux a alors pour raison d'être l'effet existentiel de l'un sur l'autre, leur commune existence étant ainsi fondée de leur identification. Dirai-je alors que la continuité appelle l'identification ? Assurément, mais sans confondre ces deux notions, puisque l'identification n'opère qu'eu égard à la continuité. On ne s'identifie idéalement qu'à la continuité qu'on intègre en ce qu'elle n'est qu'une présentification d'une absence, comme on peut dire à la suite de Freud qui introduit ainsi la fonction du Père primordial. Identifier deux « choses », c'est partir de leur différence, mais c'est aussi le cas de leur mise en continuité.

L'idée qu'un sujet ne correspond pas à un individu mais à un échange entre des personnes fait du sujet un continu entre locuteurs. Ainsi est-il support du transfert dans l'entre-deux de la cure et qu'il opère dans l'entre-trois de la passe. Ainsi est-ce la fonction d'échange de la parole qui assure la continuité entre ses tenants-lieu discrets. Le sujet comme continuum articule la supposition (S_1) dans ce savoir qu'est le signifiant dans sa diversité (S_2).

Peut-on dire qu'il y a une continuité intrinsèque à la pratique de la psychanalyse ? J'ai tendance à le penser possible. Il s'agit de ne pas penser les enjeux de la psychanalyse à partir de ses composants physiques, mais plutôt à partir de sa base signifiante uniquement logique (et topologique). Sûrement qu'aborder la continuité nécessite d'en passer par le non-tangible du langage. Aussi faut-il penser le continu d'une manière rhétorique.

La rhétorique est une affaire de persuasion, opérant depuis des preuves tronquées ou inadaptées (des enthymèmes). Je considère que dans la persuasion, comprise comme se persuader (soi-même déjà) [de la véracité ? de l'existence ? du bien-fondé ?] des choses, joue un continuum des choses (assurément extensionnelles) à leurs raison d'être non pas ontologique, mais entièrement subjective, *i. e.* intensionnelle. Dans cette intension (relire Augustin, *Les Confessions*, livre XI) joue la continuité de la présence qui n'est pas représentation.

L'essentiel de la continuité tient au non-rapport. C'est ce qu'amène Lacan disant « rien de plus compact qu'une faille »⁴.

Plus radicalement, le continu peut se donner entre un objet et son espace de plongement, s'ils ont la même morphologie (par exemple, un plan projectif plongé dans un plan projectif de dimension supérieure). Alors je dirai ce plongement continu.

⁴ J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 13. Voir R.L., « Rien de plus compact qu'une faille », colloque du site Œdipe, 2005.